

MICHEL BROUSSE

AU
BATAILLON DE CHOC

AVEC

GEORGES SCHLUMBERGER

nrf

GALLIMARD





J'ai écrit ces souvenirs de guerre pour les parents et les amis de Georges Schlumberger.

En 1942, nous avons décidé de fuir ensemble la France occupée pour rejoindre les armées alliées en Afrique du Nord. Depuis notre départ de France nous ne nous sommes jamais quittés.

Georges fut tué dans les Vosges le 4 octobre 1944.

J'ai voulu dire très simplement à ceux qui l'ont aimé ce que furent les deux dernières années de sa vie.

Je garde vivant en moi comme le bien le plus précieux le souvenir de son amitié.

Ce livre appartient au père et à la mère de Georges à qui je l'offre en témoignage de ma grande affection.



Retour de l'Île d'Elbe, juin 1944
(à droite, Georges Schlumberger)

I

ÉVASION DE FRANCE

(Avril-mai 1943)

PRÉPARATION.

Il nous fallut beaucoup de patience et d'obstination pour réaliser ce que nous avons décidé de faire. A la fin de 1942, nous étions, à l'École des Sciences Politiques, un groupe de six camarades, notre « Équipe », bien résolu à gagner l'Angleterre ou l'Afrique du Nord, pour aller faire la guerre, cette guerre que nous n'avions pas perdue et que d'autres continuaient sans nous. Nous voulions nous joindre à eux et nous avons décidé que nous rentrerions

ÉVASION DE FRANCE

en vainqueurs dans notre pays, sous un uniforme et les armes à la main.

Mais pendant six mois, la malchance nous poursuivit avec acharnement. En novembre 1942, j'avais été pris sur la frontière espagnole et enfermé dans un camp de concentration à Saint-Sulpice-du-Tarn, d'où j'avais pu m'évader deux mois plus tard. En février 1943, nouvelle tentative et nouvel échec à Saint-Girons dans l'Ariège, le guide cette fois s'étant fait arrêter. Je m'étais ensuite occupé, en liaison avec la Résistance, d'un service d'avions qui apportaient du matériel en France et qui prenaient des passagers en sens inverse. En mars, la Gestapo découvrit l'affaire et une vingtaine de personnes disparurent pour toujours.

En avril, j'essayai de joindre un autre service d'avions pour partir avec trois de l'Équipe, Georges Schlumberger, Philippe Clément et Henry Le Besnais qui m'attendaient anxieusement à Orsennes, dans l'Indre, chez les Clément, mais je vins les retrouver le Vendredi Saint, sans renseignements satisfaisants.

J'étais excédé de ces déconvenues successives et furieux de perdre dangereusement mon temps. Je ne voulais plus compter que sur moi-même; c'était le meilleur moyen pour réussir.

Dès février, j'avais pensé à partir en bateau, mais à cette époque-là le mauvais temps rendait la chose impossible. Au mois de mai, ce serait tout différent et dans le train qui m'amenait à Orsennes, je ruminais

ÉVASION DE FRANCE

mon projet : avec un kayak démontable, on pourrait approcher la côte française sans être repéré, gagner le large et atteindre l'Espagne; il faudrait alors éviter la police espagnole, continuer jusqu'à Barcelone, jusqu'à Gibraltar, jusqu'au Maroc... Personne, à ma connaissance, n'avait encore tenté de fuir en kayak la France occupée et le côté sportif de cette évasion m'enthousiasmait.

Je pensais que seul Georges accepterait de venir avec moi; il était le plus résolu à partir et puis il s'agissait de kayak...

Georges était un spécialiste du kayak. Dès 1939, âgé de 17 ans, il s'était entraîné sur la Creuse avec les fameux « descendeurs du Colorado », Bernard et Geneviève de Colmont et Antoine de Seynes, bien connus en Amérique sous le nom de « French trio ». Avec eux, aussi, il avait pris part à la réalisation d'un film, *La Rivière enchantée*. Enthousiasmé par les possibilités de cet engin, il avait, dans un article sportif, envisagé l'emploi du kayak pour des croisières marines.

Quand, arrivé à Orsennes, je lui parlai de mon projet, il poussa des hurlements de joie et se précipita sur une carte. C'était décidé : nous partirions tous les deux. Les autres nous rejoindraient par la montagne dès qu'ils le pourraient.

Nous passâmes trois jours à réfléchir à l'organisation de notre expédition; trois jours pendant lesquels nous absorbâmes des montagnes d'œufs et de pâté, tandis que Denise, la sœur de Philippe Clément, nous

ÉVASION DE FRANCE

gavait de choux à la crème en guise de petits déjeuners.

La difficulté principale était de nous procurer un kayak. Georges avait pensé immédiatement à Antoine de Seynes et décida d'aller le voir dans l'Ariège où il habitait. Le dimanche de Pâques, 25 avril, il partit en direction de Toulouse tandis que je remontais vers Paris. Pendant trois jours, je m'occupai des préparatifs, attendant impatientement le retour de Georges. Enfin, un soir, coup de téléphone d'Henry Le Besnerais : « Georges est arrivé avec le gros paquet ».

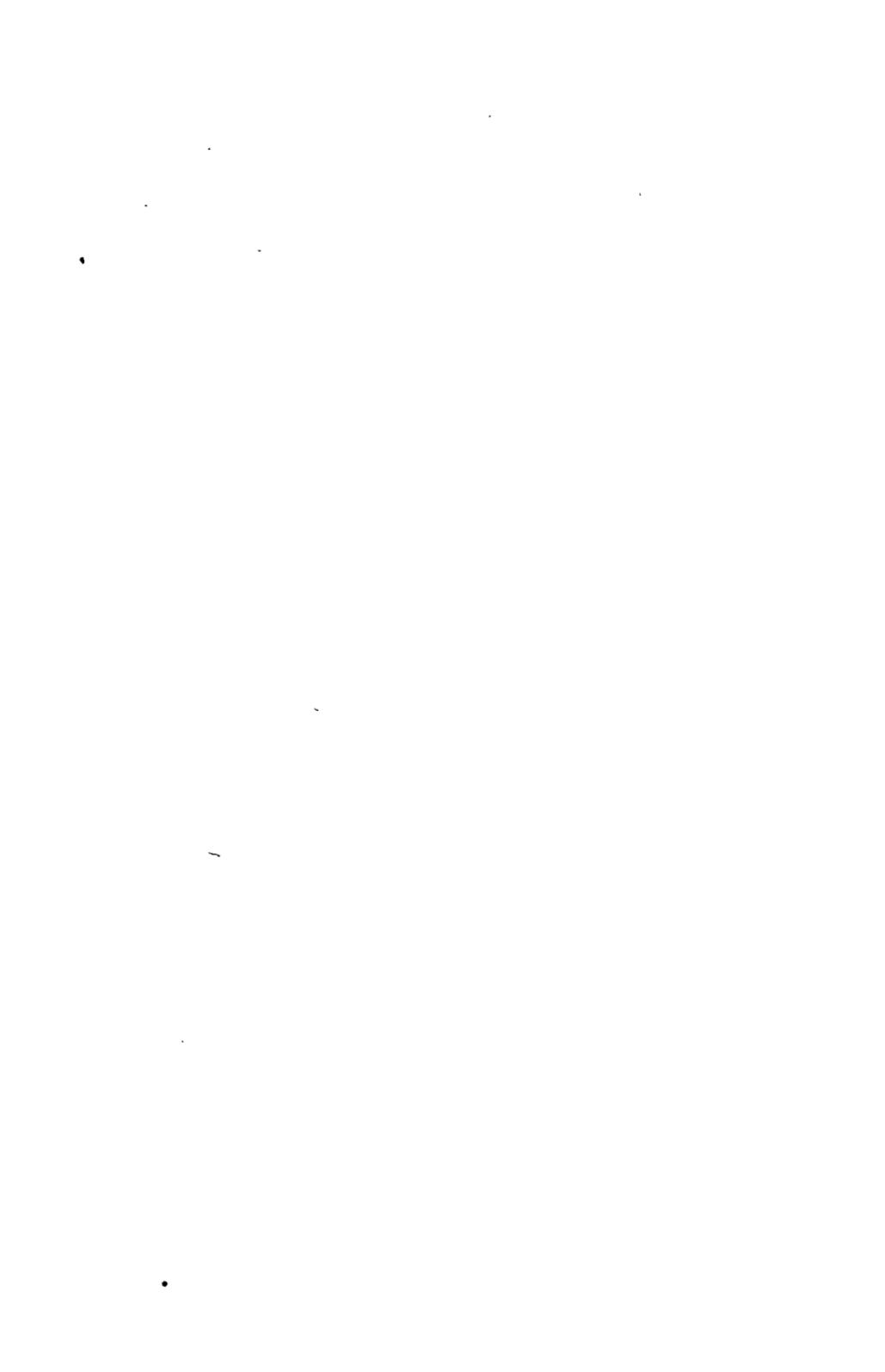
Il était très content du succès de sa démarche et ramenait le kayak même avec lequel Antoine de Seynes avait descendu le Colorado; Antoine n'avait pas hésité à le lui prêter. Sa femme et lui avaient monté le kayak pour le vérifier eux-mêmes dans tous les détails pendant que Georges, fatigué d'un voyage de nuit, dormait d'un profond sommeil.

Le « paquet » resta caché chez notre camarade Bernard Sainte-Marie, 43, rue de l'Université. Georges, afin de ne pas inquiéter ses parents, leur dit qu'il partirait en avion.

Le 2 mai, toute l'Équipe se trouvait réunie chez Bernard; il ne manquait que Philippe Clément resté à Orsennes. Dans le petit jardin attenant à la maison nous montâmes notre embarcation. Nous étions très fiers de partir avec ce *Colorado III* déjà célèbre.



Georges aux Sciences Politiques, avril 1943



ÉVASION DE FRANCE

Il était superbe, notre kayak, fin, racé, léger, souple et résistant : 5 m. 25 de longueur, 80 cm. de largeur, nous ne pouvions pas souhaiter mieux. Nous effaçâmes le nom du bateau; si nous étions pris, il ne fallait pas qu'Antoine de Seynes fût inquiété.

Le soir, Georges et Bernard allèrent à la gare d'Austerlitz enregistrer pour Perpignan les deux grands sacs verts qui contenaient le kayak. Ils déclarèrent que c'était du matériel de camping; mais l'employé de la S.N.C.F. qui s'y connaissait et qui voyait partir ça pour Perpignan, leur dit que ce serait un bon moyen pour passer en Espagne.

— Pas du tout, dit Georges, nous voulons faire de la pêche sur les étangs. Est-ce que nos paquets seront arrivés après-demain ?

— Ne craignez rien, répondit l'employé, je vous promets qu'ils seront là-bas avant vous et en bon état...

Le lundi 3 mai, nous étions à la gare d'Austerlitz accompagnés par quelques amis, et tous étaient persuadés que nous allions réussir. Tous, sauf le père de Georges qui prenait le train pour Lyon à la même gare et à la même heure et qui comptait voir son fils revenir bredouille peu de jours après; mais il pensait que nous cherchions à partir en avion.

Ce fut notre dernier départ de Paris.

A minuit, le train s'arrêta une minute à Argenton-sur-Creuse, à 30 kilomètres d'Orsennes; Philippe

ÉVASION DE FRANCE

Clément était venu à bicyclette nous faire ses adieux et nous apporter des tas de bonnes choses. Nous étions très émus de quitter ainsi le dernier de notre équipe; il avait fait tout ce chemin dans la nuit pour nous revoir pendant ce court instant. Nous avons bien souvent pensé par la suite à cette dernière minute avec Philippe. Vraiment, c'était chic.

PERPIGNAN.

Le 4 mai, jour anniversaire des 21 ans de Georges, nous débarquâmes à Perpignan vers midi. Nous avons gardé des vêtements corrects et nous portions de bonnes grosses valises, afin d'éviter le genre « évadé » dont les représentants hantaient toutes les gares de la région frontière. On les voyait dans les trains, le regard inquiet, accumulant les gaffes par leur manque de naturel, vêtus comme des campeurs, solides pantalons, blousons imperméables, sans oublier l'énorme sac tyrolien et les grosses chaussures de montagne. Dès la gare d'Austerlitz, on savait qu'ils partaient pour l'Espagne.

En descendant du train à Perpignan, nous passâmes par la salle des bagages pour voir si le kayak était bien arrivé : l'employé de Paris avait tenu sa promesse; les deux grands sacs verts étaient déjà là. Avant de récupérer notre embarcation, nous allâmes prendre contact avec mon oncle Louis Fieux qui nous attendait chez lui, rue de la Fontaine na

ÉVASION DE FRANCE

Pincarda. Il était au courant de nos projets et s'était déjà mis en rapports avec les spécialistes des passages clandestins en Espagne. Nous trouvâmes aussi ma tante qui tout de suite nous déclara que le départ par mer était impossible, mais qu'un autre moyen était prévu pour nous faire partir le lendemain par la montagne.

Je ne pus cacher ma déception; cette évasion en kayak, j'y avais tellement pensé, j'avais tellement confiance dans ce moyen-là que je ne voulais y renoncer que si j'avais la certitude que ce serait du suicide.

Mon oncle confirma les dires de ma tante. Georges essaya de me prouver que seul le résultat comptait et qu'il fallait choisir la voie la plus sûre; mais je voyais bien qu'il était désespéré lui aussi.

Nous allâmes retirer le kayak des bagages et, après l'avoir déposé chez les Fieux, nous partîmes voir les organisateurs indiqués par mon oncle.

On nous parla de pesetas, de montagnes, de cols, de Figueras, tandis que moi, j'interrogeais sur les plages, le golfe du Lion, le cap Creus et la côte espagnole. Les organisateurs décidèrent de repousser au surlendemain le départ par la montagne. Nous devons partir à six. Je n'aimais pas beaucoup ça. Dans ces sortes d'affaires, il faut bien connaître ses compagnons et ne pas être nombreux; deux est le nombre idéal, encore faut-il pouvoir compter absolument l'un sur l'autre. Quant au départ par mer, on nous dit que les plages étaient minées, que toute

ÉVASION DE FRANCE

la côte était fortifiée, parsemée de postes de guet, de stations d'écoute, de projecteurs, que les vedettes rapides allemandes sillonnaient la mer jour et nuit, que des patrouilles parcouraient la zone côtière, que les défenses s'étaient en profondeur jusqu'à trois kilomètres : bétons, nids de mitrailleuses, réseaux de barbelés... Les choses se présentaient très mal.

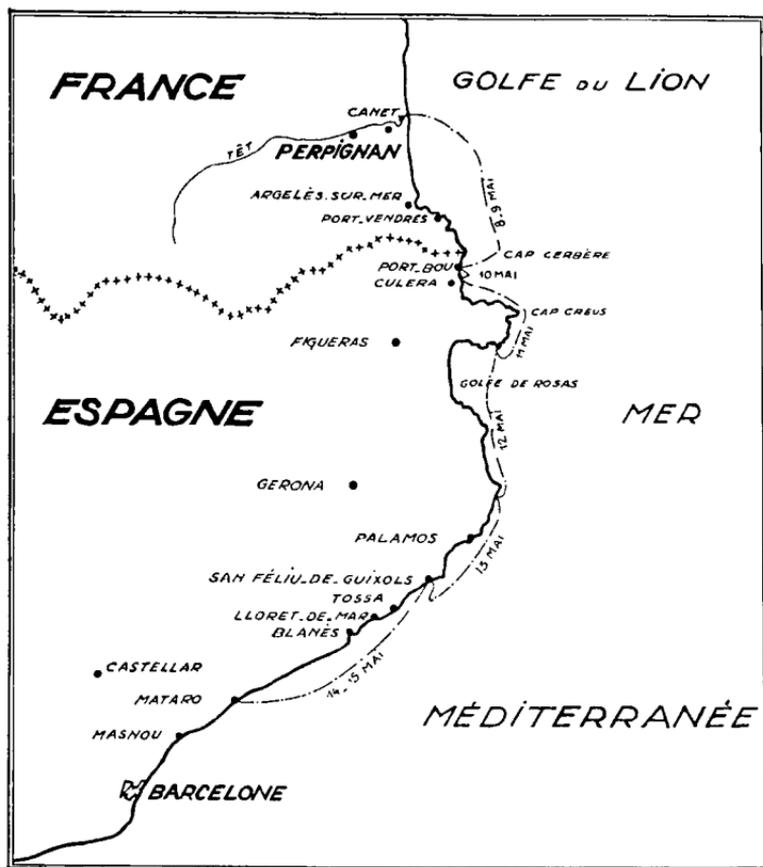
Mais nous avions notre idée bien accrochée dans la tête et nous tenions à voir tout ça nous-mêmes.

Nous décidâmes d'aller, le lendemain 5 mai, pousser une reconnaissance en direction de l'embouchure de la Têt, à quinze kilomètres de Perpignan.

Nous avions d'avance choisi la Têt. Nous pensions qu'il serait plus facile et plus discret d'embarquer sur une rivière que sur une plage, et d'autre part, la Têt était la seule rivière possible, puisque, plus au sud, la zone frontière interdite commençait à Argelès-sur-Mer. Évidemment, cela nous éloignait de l'Espagne, mais la distance ne nous effrayait pas.

Mon oncle nous prêta deux cannes à pêche, un panier à poissons et nous partîmes pour Canet par le tramway. Nous fîmes le trajet en compagnie de gendarmes et d'Allemands qui ne s'occupèrent pas du tout des paisibles pêcheurs assis à côté d'eux.

Avant Canet, nous descendîmes et nous obliquâmes à pied en direction de la rivière. Quelques Allemands passaient sur la route, mais en approchant



De Perpignan à Barcelone, mai 1943



1938 - 1945

SOUVENIRS, ESSAIS, DOCUMENTS

- ARAGON**
L'Homme communiste
- LÉON ARÈGA**
Comme si c'était fini
- JEAN BAILHACHE**
Souvenirs d'un Endormi
- MAURICE BAYEN**
Passage de Lignes
- JULIEN BENDA**
Exercice d'un Enterré vif
(Juin 1940 - Août 1941)
- GEORGES BERNANOS**
Nous autres Français
Lettre aux Anglais
Le Chemin de la Croix des Ames
Les Enfants humiliés
- JEAN BLOCH - MICHEL**
Les grandes Circonstances
- LÉON BLUM**
A l'Echelle humaine
- PIERRE BOST**
Un An dans un Tiroir
- JANINE BOUSSOUNOUSE**
Maison occupée
- MICHEL BROUSSE**
Au Bataillon de Choc
avec Georges Schlumberger
- R.-L. BRUCKBERGER**
Si grande Peine (hors commerce)
- ROGER CAILLOIS**
Circonstanciennes (1940-1945)
- HENRI CALET**
Le Bouquet
- ALBERT CAMUS**
Lettres à un Ami allemand
- ANDRÉ CHAMSON**
Écrit en 1940
- CHARLEREINE**
Le Maréchal Défaite
- GÉNÉRAL COCHET**
Appels à la Résistance (1940-1941)
Préface de Jean Nocher
- RAYMOND DUMAY**
Mon plus calme Visage
- MAURICE FOMBEURE**
Les Godillots sont lourds
- ANDRÉ GIDE**
Journal (1939-1942)
- JEAN GIRAUDEUX**
Pleins Pouvoirs
- JEAN GUÉHENNO**
Journal des Années noires
(1940-1944)
- JEAN - MARC LAMBERT**
La grande Marche
- RENE LEFÈVRE**
Le Film de ma Vie, II
- CARLO LEVI**
Le Christ s'est arrêté à Éboli
- LOUIS-MARTIN CHAUFFIER**
L'Homme et la Bête
- ANDRÉ MAUROIS**
Les Origines de la Guerre de 1939
- PAUL NIZAN**
Chronique de Septembre
- JEAN NOCHER**
Les Clandestins
(La Vie ardente et secrète de
la Résistance)
Préface de Jean Guignebert
- JACQUES PERRET**
Le Caporal épinglé
- PAUL PETIT**
Résistance spirituelle (1940-1942)
avec un poème de Paul Claudel
Préface de Jacques Madaule
- DENIS DE ROUEMONT**
Journal d'Allemagne
Journal des deux Mondes
- JULES ROY**
La Vallée heureuse
Le Métier des Armes
- JULIEN UNGER**
Le Sang et l'Or
(Souvenirs de Camps allemands)
- A. DE SAINT-EXUPÉRY**
Lettre à un Otage
Pilote de Guerre

COLLECTION « PROBLÈMES ET DOCUMENTS »

- RAYMOND ARON**
De l'Armistice
à l'Insurrection nationale
- CHARLES DUMAS**
La France trahie et livrée
- GASTON HAELLING**
Maintenir la France
(Commentaires alsaciens sur la Guerre)
- HARRY L. LESUEUR**
Douze Mois qui changèrent
le Sort du Monde
- ÉTIENNE MANTOUX**
La Paix calomniée ou
Les Conséquences économiques
de M. Keynes
Préface de Raymond Aron

COLLECTION « LA SUITE DES TEMPS »

JACQUES MADAULE
Histoire de France, Tome II